

Docteur Philip Nitschke, le choix désarme

L'Australien, à la tête du groupe pro-euthanasie mondial Exit International, est le premier médecin à avoir aidé légalement quelqu'un à mourir. Il vient de terminer sa dernière création, une capsule futuriste permettant d'en finir sans assistance médicale.

Peut-être serait-il resté un médecin inconnu de l'hôpital de Darwin, petite capitale australienne qui tourne le dos au désert, si l'histoire ne s'en était pas mêlée. Toujours est-il qu'aujourd'hui, Philip Nitschke, 73 ans, est une figure pro-euthanasie et suicide assisté, aussi active que controversée, à la tête du groupe Exit International. Celui que la presse surnomme «docteur Death» est un homme aux cheveux blancs, paire de bretelles et lunettes rondes, à la fois créateur de machines pour l'au-delà et penseur de l'ultime. Convaincu, selon une formule qu'il affectionne, que la vie est un cadeau que l'on doit pouvoir retourner, il plaide pour que chacun, quel que soit son état de santé, puisse faire le choix d'une «bonne mort».

«Espace personnel». Libération avait rencontré, une première fois, l'Australien dans un café à Paris, en octobre 2019, juste après la vague de perquisitions chez les militants de l'association française Ultime Liberté et la saisie de Nembutal, un puissant barbiturique. «Il n'y a jamais eu de descentes d'une telle ampleur. Même en Angleterre, au Canada ou en Nouvelle-Zélande», s'inquiétait-il. Et de déplorer aujourd'hui, alors que certains viennent d'être mis en examen: «En France, l'euthanasie est un sujet sur lequel il n'y a absolument aucune avancée, c'est très étonnant. Sans doute l'influence de l'Eglise...»

Cet homme, intarissable et passionné, aura été chauffeur de taxi, conducteur de tram, ranger dans un parc national avant de devenir... le premier médecin à aider légalement quelqu'un à mourir. Il faut revenir en 1995. A l'époque, le Parlement du Territoire du Nord autorise l'euthanasie de façon très encadrée pour les patients souffrant d'une maladie incurable. Malgré une farouche opposition de l'Eglise et d'une partie du corps médical, la loi passe in extremis: 13 voix contre 12. Philip Nitschke fait partie des leaders de la campagne. «On m'a dit, puisque tu as voulu cette loi, maintenant vas-y, utilise-la!»

C'est ce qu'il va faire, le 22 septembre 1996. Bob Dent, un ancien charpentier, atteint d'un cancer de la prostate, mange un dernier sandwich au jambon puis s'assoit face à un gros ordinateur Toshiba, relié à une aiguille. Une série de questions s'affichent. «Comprenez-vous que si vous continuez jusqu'au dernier écran et appuyez sur le bouton "oui", vous recevrez une dose létale de médicaments entraînant la mort? Etes-vous certain de comprendre que si vous continuez et appuyez sur "oui" sur le prochain écran, vous mourrez?» D'un clic final, il reçoit une dose létale de Nembutal. C'est Philip Nitschke qui a imaginé la machine – baptisée «Deliverance» et désormais exposée au Science Museum à Londres – car il ne voulait pas «faire simplement une injection» et «envahir l'espace personnel» de son patient. Chacun doit être le seul maître de son destin, estime-t-il.

La démarche s'inscrit dans l'héritage de Jack Kevorkian, médecin du Michigan qui a aidé une dizaine de personnes à mourir (et a fini en prison), grâce à un engin nommé Thanatron. Mais en Australie, seulement trois autres malades verront l'écran noir du Toshiba, barré du mot «Exit» car, en 1997, le gouvernement fédéral rétropédala. «Des gens ont continué à venir me demander comment se procurer du

Nembutal», poursuit Philip Nitschke. Notamment cette Française, professeure à l'université de Perth, qui va bouleverser sa vision des choses. Elle a «décidé de mourir dans quatre ans», affirme-t-elle. «Pourquoi?» «Parce que j'aurai 80 ans et que c'est un bon âge.» Philip Nitschke ne la prend pas au sérieux mais elle revient l'année suivante, avec la même requête. «Vous n'êtes pas malade, allez écrire un livre ou faire une croisière», s'agace-t-il. «Elle m'a répondu qu'elle n'était pas là pour un sermon mais pour de l'information, que je n'étais pas juge et que je ne pouvais m'arroger le droit de choisir qui devait vivre ou mourir. Et elle avait raison!»

«Filet». Quand il crée Exit International en 1997 – «une société publique à but non lucratif avec une base de soutiens en ligne de plus de 30000 personnes dans le monde» – il en fait un combat mondial: chaque adulte, sain d'esprit, doit avoir les moyens de terminer sa vie quand il le souhaite et quelles que soient ses raisons. Selon lui, l'idéal serait d'acheter une fiole de Nembutal, la stocker de longues années, «au cas où», comme «un filet de sécurité». Dans son best-seller, *Pilule douce (The Peaceful Pill Handbook)*, écrit avec sa femme, Fiona Stewart, et traduit en plusieurs langues, il détaille quinze autres méthodes, selon

«En France, l'euthanasie est un sujet sur lequel il n'y a absolument aucune avancée, c'est très étonnant. Sans doute l'influence de l'Eglise...»

Philip Nitschke

leur degré de fiabilité et de sérénité, pour en finir. Sorte de Géo Trouvetou de la mort, il propose même des outils de sa conception comme un «sac de sortie», diffusant des gaz inertes.

Ce qui n'est pas du goût de ses détracteurs, qui comptent même parmi eux des partisans du droit à mourir dans la dignité qui l'accusent de «glamouriser» ou d'encourager le suicide, en donnant un accès plus facile aux moyens létaux. Et forcément, les ennuis sont vite arrivés... En 2014, un homme dépressif de 45 ans, soupçonné d'avoir tué sa femme, met fin à ses jours en prenant du Nembutal. L'affaire fait scandale en Australie. «J'étais considéré comme un danger public et on m'a retiré ma licence de médecin, résume Philip Nitschke. Finalement, la justice m'a interdit de médiatiser tout propos en faveur de l'euthanasie.»

Dans un mouvement théâtral, il brûle sa licence, prenant Twitter en témoin, et choisit l'exil en Suisse, puis aux Pays-Bas. Aujourd'hui, si la pandémie a mis un coup d'arrêt aux conférences pro-euthanasie qu'il dispense dans le monde entier, il continue le combat en ligne, via son studio à Amsterdam, et vient de terminer sa dernière – et plus retentissante – création qui sera utilisée en Suisse (où le suicide assisté est autorisé), dès l'été prochain, espère-t-il.

Le «Sarco» est un cercueil au design futuriste, imprimé en 3D, qui vous embarque pour un sommeil éternel grâce à la diminution du niveau d'oxygène. Transportable, il permettra à chacun de choisir le paysage de son choix avant de s'installer pour un dernier voyage. La mort est dans le pré et elle est «rapide, apaisante et élégante», vante Philip Nitschke, indiquant qu'il y «a déjà une longue liste d'attente». Au-delà, du côté sensationnaliste, il s'agit surtout d'extraire ce moment de tout cadre médical. S'installera-t-il un jour dans sa capsule? Il ne sait pas, il veut juste «le choix».

JULIE BRAFMAN

butal est amer, on propose toujours un jus de fruit pour que la personne parte avec un goût agréable. Parfois, elle parle encore un peu, puis elle s'en va.»

Claude jure «ne pas faire de publicité» pour le produit. Et assure orienter seulement ceux qui le souhaitent vers le livre *Pilule douce (The Peaceful Pill Handbook)* du professeur Philip Nitschke, le président du groupe mon-

dial pro-euthanasie Exit International. L'ouvrage rappelle le fameux *Suicide, mode d'emploi*, paru en France en 1982 et vendu à plus de 100000 exemplaires. Avant d'être interdit par une loi, taillée quasiment sur mesure, qui a réprimé la provocation au suicide. «On sait que c'est une source de confiance parce que, quand on tape Nembutal sur Internet, il y a énormément d'escroqueries», affirme la prési-

dente d'Ultime Liberté. Les sites pullulent. L'un d'entre eux, Barbiturateshop précise ainsi, comme s'il y avait un doute: «Comme nous ne sommes pas des spécialistes du droit, nous insistons pour que tous les clients vérifient la légalité du produit avant de passer commande.» Peut-on le recevoir en France? «Sans problème, répond-on. Nous expédions très discrètement depuis la Pologne.» Les ar-

naques sont souvent les mêmes: certains n'envoient rien du tout, d'autres disent que le produit a été saisi par les autorités ou demandent de renvoyer de l'argent...

Alors, dans un petit cercle d'initiés, on souffle le titre de *Pilule douce*. Interdit en Nouvelle-Zélande et en Australie, pays de l'auteur, il est téléchargeable sur le site d'Exit International pour un peu moins d'une **Suite page 6**

